



Prenez place

c'est la rentrée littéraire un cahier de 14 pages

FONDÉ EN 1910

LE DEVOIR

VOL. LXXXVIII - N° 202 ♦ MONTRÉAL, LES SAMEDI 6 ET DIMANCHE 7 SEPTEMBRE 1997 5 CAHIERS - 1,97\$ + TPS + TVQ

LE MONDE

La reine se rachète: «Diana était un être exceptionnel», page A 10



CAHIER SPÉCIAL

Alphabétisation: par-delà la lecture et l'écriture, page C 7

MONTRÉAL

Escalade vers la guerre de l'eau, page A 4

MONTRÉAL

Mirabel: Québec veut forcer la main d'Ottawa, page A 3



PERSPECTIVES

Garderies d'État?

Désormais, le gouvernement fixe le tarif, impose un programme éducatif et resserre les contrôles. Se dirige-t-on vers l'étatisation des garderies? La réponse est non. Mais le poids de l'État s'accroît de façon irréversible. Ce ne sera pas sans conséquences.

Depuis mardi, une journée en garderie ne coûte que 5 \$ pour un enfant de quatre ans, soit moins du quart du tarif antérieur. D'ici cinq ans, ce tarif sera appliqué progressivement à toutes les catégories d'âge, jusqu'aux pouspons.

La première conséquence de cette politique est de rendre plus attrayants les services de garde. Pour si peu, bien des parents ne voudront plus s'en passer. Par ricochet, il s'agit pour Québec d'un moyen de combattre le travail au noir dans ce secteur qui compterait pour 10 % de l'économie souterraine au Québec. Aucune gardienne ne pourra rivaliser sous la table avec des prix aussi bas. Le ministère de la Famille et de l'Enfance a prévu la création de 73 000 nouvelles places en cinq ans pour faire face à la demande.

Deuxième conséquence: puisque c'est Québec qui paie, Québec en veut pour son argent. Il impose donc, à compter de cette année, un programme éducatif uniforme. L'application de ce programme ne provoquera aucun bouleversement dans la plupart des garderies qui en appliquaient déjà les principes: l'enfant est unique et il faut respecter son rythme; l'enfant apprend par le jeu; la collaboration entre les éducatrices et les parents est primordiale. Il énonce des objectifs fondés sur le développement global de l'enfant. Chaque garderie déterminera les moyens de les atteindre.

Troisième conséquence, qui découle du financement étatique: le contrôle bureaucratique augmente. Il faut présenter un certificat de naissance et remplir un formulaire, et la garderie constitue sur chaque enfant un dossier qui sera conservé trois ans après son départ de la garderie. Des normes sont établies par règlement: nombre de jours de service par an, composition du conseil d'administration. Gros sabots. Un peu plus lourd à gérer.

Certes, ce développement entraînera des coûts: 50 millions pour cette année seulement, en partie compensés par le fait que les parents bénéficiant de places à 5 \$ n'ont plus droit au crédit d'impôt remboursable pour frais de garde. Mais cette réalité en cache une autre qui entrainera certes à son tour une augmentation des coûts. La politique va consolider le réseau des garderies. Cette nouvelle situation est perçue dans les centrales syndicales comme une occasion d'étendre la syndicalisation (le maraudeur a repris avec une nouvelle intensité) et d'améliorer les conditions de travail et les salaires de leurs membres. Au paravant, la part la plus importante du financement direct des garderies provenait des parents. Dans cinq ans, elle proviendra du gouvernement. «Dans les faits, le gouvernement devient l'employeur des éducatrices puisqu'il devient le principal bailleur de fonds», affirme la présidente de la CEQ, Lorraine Pagé.

Selon Mme Pagé, Québec devra s'impliquer plus directement dans la négociation des conditions de travail. «Si c'est lui qui paie, dit-elle, c'est avec lui qu'il faudra discuter, pas avec la coordonnatrice de chacune des garderies. Il faudra transiger avec le bon interlocuteur.»

La vice-présidente de la CSN, Claudette Carbonneau, abonde dans ce sens et préconise une négociation provinciale des salaires. Si le programme éducatif et les exigences de l'emploi sont uniformes, dit-elle, pourquoi les salaires ne le seraient-ils pas? Les syndicats ont à ce sujet un atout dans leur jeu: la nouvelle loi sur l'équité salariale. La majorité des éducatrices de garderie possèdent une formation spécialisée collégiale ou universitaire et sont payées moins cher que le concierge d'une école. «Le gouvernement ne peut pas renier ses principes», dit Mme Carbonneau.

A Québec, on ne voit pas les choses du même œil. L'État «ne devient d'aucune manière l'employeur, et les contrats de travail seront négociés localement», dit la porte-parole du ministère, Sylvie Charbonneau. «La ministre [Pauline Marois] a toujours été sensible à la situation salariale en garderies, mais la politique familiale n'a pas pour objectif de régler ce problème-là», dit-elle. A court terme, la négociation provinciale est peu probable car à peine 25 % des garderies sont syndiquées. Mais le jour où la syndicalisation sera répandue, qui dit que les parents ne préféreront pas laisser Québec négocier à leur place, surtout qu'ils n'auront plus un mot à dire sur le niveau de revenus de leur garderie, le tarif étant fixé par Québec?

Tarifs uniformes, revenus réglementés, salaires négociés à l'échelle provinciale, programme éducatif imposé, normes de gestion réglementées. Québec ne veut pas étatiser le réseau. Et c'est tant mieux. Mais l'effet, à terme, ne sera-t-il pas le même?

Michel Venne

Michel Venne

Michel Venne

Michel Venne

Mère Teresa, 1910-1997



Juin 1986: accueillie par une fillette, mère Teresa arrive à l'aéroport de Québec pour participer dans la Vieille Capitale à une conférence internationale sur le droit constitutionnel. Le dévouement quasi surhumain de la petite dame fragile, à la poigne de fer, lui a valu d'innombrables récompenses, distinctions et témoignages de reconnaissance à travers le monde, de son vivant comme depuis l'annonce de sa disparition.

«Sainte Thérèse de Calcutta» monte au ciel

Mère Teresa, figure légendaire du siècle, est décédée hier, en Inde, à l'âge de 87 ans. Elle laisse en héritage l'exemple d'une vie riche et pleine, consacrée aux plus pauvres, aux exclus, aux mourants, et bien sûr un empire mondial de la compassion, qui devra maintenant composer sans sa bénéfique fondatrice. La mère supérieure légue aussi des souvenirs amers, notamment en raison du caractère controversé de certaines de ses positions. Lire autres informations, page A 2.

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Les saintes meurent aussi. La plus célèbre figure catholique dans le monde après le pape s'est éteinte quelques jours après son 87^e anniversaire de naissance (célébré le 26 août dernier), dans la ville qui a inspiré sa vocation: Calcutta, la grande métropole indienne, ce Gol-

gotha du Tiers-Monde, submergée par les bidonvilles et les damnés, par millions comptés.

Mère Teresa est morte d'un arrêt cardiaque, dans la soirée, après s'être plainte de douleurs à la poitrine. Elle était en mauvaise santé depuis l'été 1996, après avoir souffert d'un arrêt cardiaque compliqué par une pneumonie et la

VOIR PAGE A 14: MÈRE TERESA

Télécommunications

MCI investira 2 milliards à Montréal

La multinationale créera 3000 emplois sur quatre ans

GÉRARD BÉRUBÉ
LE DEVOIR

La venue à Montréal du concepteur français Ubi Soft provoque son effet d'entraînement. Le vice-premier ministre du Québec, Bernard Landry, a fait un aller-retour, mardi, aux bureaux de MCI à Atlanta, afin de mettre la touche finale à un investissement de deux milliards de dollars de la géante américaine des télécommunications en sol québécois. On parle ici de la création de 3000 emplois en trois ou quatre ans dans l'industrie montréalaise, encore naissante, du multimédia, un projet qui n'attend plus que la conclusion de la fusion entre MCI et British Telecom pour voir le jour.

Au bureau de M. Landry, l'attachée de presse Andrée Corriveau a confirmé ce voyage éclair chez MCI à Atlanta, au cours duquel M. Landry a rencontré Scott B. Ross, président et chef de la direction, systèmes et intégration. Le dossier est à ce point important et avancé que «M. Landry a estimé nécessaire cet aller-retour dans la même journée, pour conclure "presque quelque chose"». Ce «quelque chose» s'en vient, plus vite que prévu, s'est contentée de dire Mme Corriveau.

Ce «quelque chose», c'est l'implantation au Québec d'une filiale dont le mandat consistera à intégrer le savoir-faire des deux entreprises, British Telecom et MCI, une fois fusionnées. Ce sont 3000 emplois sur quatre ans et un investissement de deux milliards en dix ans dans le domaine de la recherche-développement, dans le développement de nouveaux produits de télécommunications et de multimédia, et dans l'intégration de systèmes.

Tout serait ficelé. On n'attend plus que la conclusion de cette mégafusion entre la britannique British Telecom et l'américaine MCI, une opération qui se heurte encore à l'évaluation divergente de groupes d'actionnaires quant aux paramètres financiers de la transaction. On s'attend à ce que cet obstacle soit surmonté d'ici un mois.

VOIR PAGE A 14: MCI

CAHIER SPÉCIAL

Vie privée

Pour en finir avec Big Brother



Tiger Woods, petit prodige du golf

Dessine-moi un champion

À trois ans, il joue neuf trous et rapporte une carte de 48!

Une page d'histoire du golf s'est écrite, hier, au club Royal Montréal, à l'île Bizard, alors que, pour la première fois de sa jeune carrière, Tiger Woods a raté la coupure d'un tournoi, échouant sur un coup au 18^e trou à se qualifier pour les rondes du week-end de l'Omniom du Canada. Son élimination surprise ne fera toutefois pas oublier son talent gigantesque. Nouvelle idole des masses, coqueluche médiatique, phénomène athlétique, Tiger Woods a tout pour avoir le monde du sport à ses pieds. Dessine-moi un champion — auquel tout aura réussi jusqu'à maintenant sauf le parcours du Royal Montréal. Lire autres informations, page C 14.

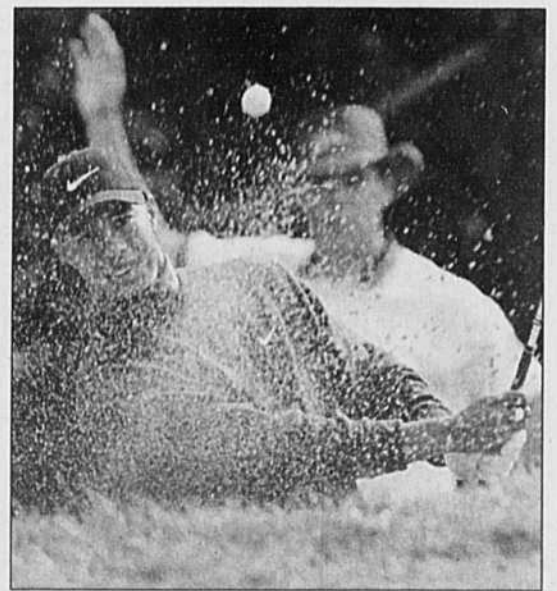
JEAN DION
LE DEVOIR

Il est tellement suivi, de trou en trou, que certains autres golfeurs de la PGA se sont plaints de ne pouvoir se concentrer sur leur jeu. Son affabilité et son sourire éclatant charment et désarment comme on l'a vu cette semaine à travers la réaction des médias montréalais, et ses paroles sont bues comme petit lait. Ajoutez qu'il brûle le très relevé circuit professionnel à 21 ans et qu'il est un «minoritaire visible» dans le plus blanc des sports, et vous obtenez la Tigermanie.

Des groupies du golf, voilà qui ne s'était jamais

vu. Non plus, d'ailleurs, que des commandites atteignant près de 100 millions de dollars US, dont 40 millions pour cinq ans versés par le seul fabricant d'articles de sport Nike. Non plus qu'un talent pur, inné, aussi extraordinaire: s'il faut parler de prédestination autant que de détermination, l'homme est l'exemple par excellence.

Eldrick Woods est né le 30 décembre 1975 et a grandi à Cypress (Californie), près de Los Angeles. Son père, Earl, et sa mère, Kultida, s'étaient rencontrés en Asie pendant la guerre du Vietnam; lui était



PRESSE CANADIENNE

Tiger Woods, jeudi, sur le parcours du club Royal Montréal: un «minoritaire visible» dans le plus blanc des sports.

VOIR PAGE A 14: TIGER

MÉTÉO

Montréal
Averses.
Dimanche:
éclairs.
Max: 22 Min: 14

Québec
Nuageux. Pluie.
Max: 21 Min: 12

Détails, page C 13

INDEX

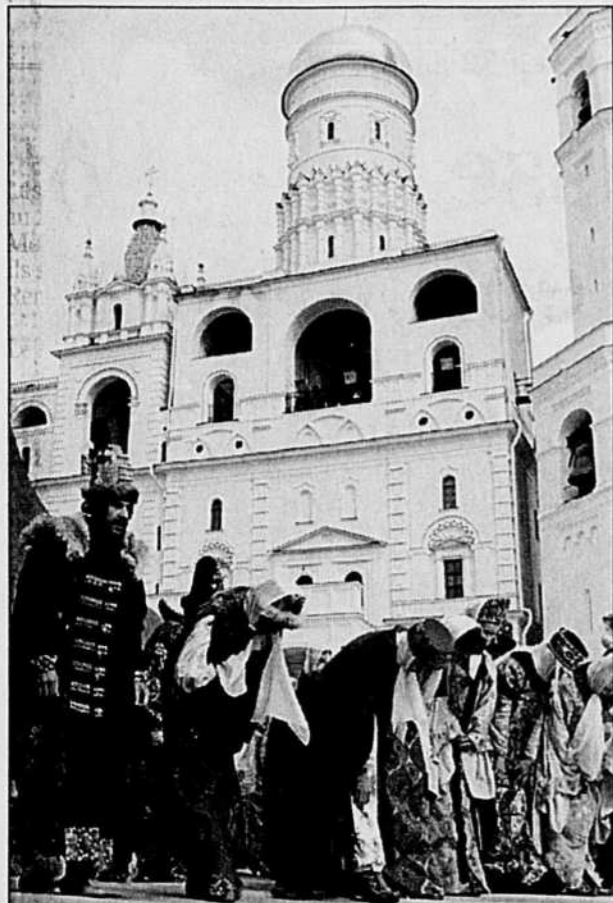
Agenda B 13 Livres D 1
Annonces C 12 Le monde A 10
Les Arts B 1 Les sports C 14
Avis publics C 11 Montréal A 3
Économie C 1 Mots croisés C 13
Éditorial A 12 Politique A 8

www.ledevoir.com

LE DEVOIR

ACTUALITÉS

Moscou célèbre



REUTERS

DES COMÉDIENS du Théâtre Bolchoï participaient hier à un spectacle de gala organisé devant la cathédrale de Moscou. L'occasion: les festivités du 850^e anniversaire de la capitale russe.

EN BREF

Mort du chef d'orchestre Georg Solti

Londres (AFP) — Le chef d'orchestre britannique Georg Solti est décédé hier à Antibes (sud de la France) à l'âge de 84 ans, ont annoncé ses proches à Londres. Sir Georg Solti est mort dans son sommeil peu avant minuit, a précisé son assistant Charles Kaye. Le célèbre chef d'orchestre se trouvait à Antibes en vacances, a ajouté M. Kaye. Selon M. Kaye, «Sir Georg est tombé malade mardi alors qu'il se trouvait en vacances en famille. Il est mort calmement dans son sommeil la nuit dernière». Né en Hongrie, Sir Georg a pris la nationalité britannique en 1972. Pianiste et chef d'orchestre à l'Opéra de Budapest avant d'émigrer en Allemagne puis en Grande-Bretagne, il a dirigé par la suite des orchestres parmi les plus prestigieux du monde à Paris et à Chicago. Il a obtenu au cours de sa longue carrière 12 fois le Grand Prix mondial du disque et 29 fois le Prix Grammy américain. Très actif jusqu'à sa mort, il a créé en juin dernier le festival Verdi à Covent Garden (Londres) où il dirigea notamment l'opéra Simon Boccanegra avec la grande chanteuse néo-zélandaise Kiri Kanawa. Il devait diriger le Requiem de Verdi mardi au Royal Albert Hall de Londres. Il laisse une veuve Valérie, et deux filles Gabrielle et Claudia. Il habitait ces dernières années à Villars sur Ollons en Suisse.

À LIRE LUNDI

L'Entrevue

L'économiste trifluvien Pierre-André Julien est un pionnier de ce qui est en train de devenir une véritable science de la petite et moyenne entreprise. Un champ multidisciplinaire où le français résonne haut et loin, où les mots pour parler d'économie deviennent tout à coup inventifs, presque pétilnants. A lire lundi en entrevue.



Pierre-André Julien



S.V.P. Assurez-vous que ce papier journal soit recyclé.

LE DEVOIR

Les bureaux de *Devoir* sont situés au 2050, rue de Bleury, 9^e étage, Montréal (Québec), H3A 3M9 ☎ Place-des-Arts. Ils sont ouverts du lundi au vendredi de 8h30 à 17h. Renseignements et administration: (514) 985-3333

Le site Internet du *Devoir*: www.ledevoir.com

Comment nous joindre?

La rédaction

Au téléphone (514) 985-3333
Par télécopieur (514) 985-3360
Par courrier électronique devoir@cam.org
Pour l'agenda culturel (514) 985-3551

La publicité

Au téléphone (514) 985-3399
Par télécopieur (514) 985-3390
Extérieur de Montréal 1-800-363-0305 (sans frais)

Les avis publics et petites annonces

Au téléphone (514) 985-3344
Par télécopieur (514) 985-3340

Les abonnements

Au téléphone (514) 985-3355
du lundi au vendredi de 8h à 16h30
Par télécopieur (514) 985-3390
Extérieur de Montréal 1-800-463-7559 (sans frais)

Le Devoir est publié du lundi au samedi par Le Devoir Inc. dont le siège social est situé au 2050, rue de Bleury, 9^e étage, Montréal, (Québec), H3A 3M9. Il est imprimé par Imprimerie Québecor LaSalle, 7743, rue de Bourdeau, division de Imprimeries Québecor Inc., 612, rue Saint-Jacques Ouest, Montréal. L'Agence Presse Canadienne est autorisée à employer et à diffuser les informations publiées dans *Le Devoir*. *Le Devoir* est distribué par Messageries Dynamiques, division du Groupe Québecor Inc., 900, boulevard Saint-Martin Ouest, Laval. Envoi de publication — Enregistrement n° 0858. Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec.

MCI La fusion avec British Telecom créera un géant de 45 milliards \$ US

SUITE DE LA PAGE 1

Les discussions entre les fonctionnaires du gouvernement québécois et MCI ont débuté en juin dernier. Mais l'attention du tandem British Telecom-MCI accordée au Québec remonte à Ubi Soft et au tapage médiatique entourant la venue du concepteur français de contenu multimédia à Montréal, avec la participation des gouvernements québécois et d'Ottawa dans la formation du personnel.

Le dossier Ubi Soft avait été tenu à bouts de bras par Sylvain Vaugois, du groupe portant son nom, et répondait à cette vision du groupe, pierre angulaire du plan Mercure, de placer Montréal et le Québec au cœur de

l'industrie du savoir. Joint hier, Sylvain Vaugois a d'ailleurs confirmé que la venue éventuelle du tandem BT-MCI s'inscrivait dans la foulée d'Ubi Soft et du plan Mercure.

À la différence toutefois que l'implantation de MCI fera essentiellement appel au programme de crédits d'impôts en recherche-développement offert par le gouvernement québécois alors qu'Ubi Soft frappait plutôt à la porte de programmes gouvernementaux orientés vers la formation de la main-d'œuvre.

La fusion entre British Telecom et MCI, sous le chapeau d'une société de portefeuille nommée Concert, donnera naissance à un géant mondial des télécommunications, avec des revenus de 45 milliards \$ US, des liqui-

tés de 12 milliards et 183 000 employés desservant 43 millions de clients. British Telecom occupe le premier rang au Royaume-Uni, et MCI, le deuxième aux États-Unis, dans le domaine des télécommunications. Avant le scénario de fusion, British Telecom détenait 20 % de MCI.

Quant à MCI, deux points retiennent particulièrement l'attention. D'une part, elle a établi en 1992, aux termes d'une entente stratégique avec Stentor, l'alliance regroupant les principales compagnies canadiennes de téléphone afin d'établir le plus important réseau de télécommunications intégré entre le Canada et les États-Unis.

D'autre part, MCI abrite, au sein de sa haute direction, Vinton G. Cerf, pionnier de l'Internet et développeur des protocoles de communication d'Internet.

MÈRE TERESA

Née apatride, Mère Teresa est morte en exil

SUITE DE LA PAGE 1

malaria. Percluse de douleur, on lui administrait de l'oxygène plusieurs fois par jour.

Après avoir à plusieurs reprises envisagé la retraite puis accepté de repousser l'échéance, elle avait finalement cédé sa place, en mars dernier, à la tête de la congrégation des Missionnaires de la Charité, l'ordre catholique féminin qu'elle avait fondé en Inde, il y a près d'un demi-siècle. Elle savait que cette décision risquait d'entraîner une baisse des dons, essentiels à la poursuite des œuvres caritatives.

L'empire de la compassion est depuis dirigé par sœur Nirmila, une Hindoue dans la jeune soixantaine, de la caste des brahmanes, convertie au catholicisme. L'ordre fondé en 1950 compte aujourd'hui plus de 4000 membres et quelque 600 institutions, dans plus de 120 pays.

Le dévouement quasi surhumain de la petite dame fragile, à la poigne de fer, lui a valu d'innombrables récompenses, distinctions et témoignages de reconnaissance à travers le monde, de son vivant comme depuis l'annonce de sa disparition.

En 1979, la très bonne sœur catholique recevait l'ultime hommage en devenant la sixième femme Prix Nobel de la paix. Sa frêle silhouette et son visage parcheminé, drapés dans un sari de coton blanc bordé de bleu, étaient connus dans le monde entier. Des millions de lettres lui étaient adressées chaque année. Hier, à Calcutta, dans les rues des bidonvilles, autour de son corps, placé dans le hall de prière du siège de l'ordre, on priait pour son salut.

De sa résidence de Castelgandolfo, près de Rome, le pape Jean-Paul II a fait part de sa «profonde douleur». Le premier ministre indien Inder Kumar Gujral a de son côté affirmé être «à court de mots pour exprimer [son] chagrin pour la perte d'un apôtre de l'amour et de la paix». Bref, le monde entier pleure aujourd'hui celle que l'on surnommait «sainte Thérèse de Calcutta». Il existe en fait deux types de saints dans l'histoire du catholicisme: ceux qui n'ont connu que cet état, pour ainsi dire naturel, et ceux qui en ont fait un choix de vie, parfois tardivement. Mère Teresa incarnait le type même de la sainte touchée par la vocation dès son plus jeune âge.

Gonxha (Agnès) Bojaxhiu a vu le jour près de Skopje, la capitale de la Macédoine, en 1910, dans une famille d'ascendance albanaise, bourgeoise et commerçante. À sa naissance, la Yougoslavie n'existait pas; aujourd'hui, ce pays a disparu, en l'état, disloqué par une nouvelle guerre des Balkans. Née apatride, Mère Teresa est morte en exil.

Elle a cependant toujours su qu'elle était et demeurerait catholique et croyante. Sa foi inébranlable, elle l'avait têtée au sein maternel et avouait n'avoir jamais douté depuis. À un journaliste qui l'interrogeait un jour sur son indéfectible fidélité, elle expliquait que Romaine à l'époque de Galilée, elle aurait donné raison à l'Église contre le savant héliocentriste.



REUTERS

Hier, à Calcutta, dans les rues des bidonvilles, autour de son corps, placé dans le hall de prière du siège de l'ordre des Missionnaires de la Charité, on priait pour son salut.

La décision de devenir religieuse, d'«apartenir complètement à Dieu», fut prise à douze ans. Elle pria ensuite pendant six années, puis intégra les rangs de l'Ordre des Sœurs de Notre-Dame-de-Lorette, à Dublin, une congrégation dont les règles strictes s'inspirent de celles de la Compagnie de Jésus.

La novice fut presque aussitôt envoyée en Inde. L'air du temps insufflé à l'Église par Pie XI favorisait alors les missions étrangères. D'ici même, au Québec, des missionnaires étaient envoyés jusqu'en Chine. L'immigrante albanaise a d'abord accepté une dizaine d'années de labeur

anonyme avant de connaître à son tour une de ces révélations dont sont truffées les hagiographies. Le 10 septembre 1946, dans un compartiment de train de troisième classe, à une centaine de kilomètres de Darjeeling, la «voix de Dieu» lui ordonna de «quitter son couvent et d'aider les pauvres en vivant avec eux». Le «jour de l'Appel» est encore célébré par les émules de la fondatrice. Il y a de fortes chances que le corps de Gonxha Bojaxhiu soit enterré le 10 septembre prochain, en ce jour symbolique, à Calcutta.

La congrégation des Missionnaires de la Charité a été reconnue après de longues

tractations avec les autorités religieuses. L'idée de se consacrer aux mourants, elle, est venue d'une autre rencontre décisive, d'une cruelle réalité celle-là, quand, en 1952, la supérieure en sari croise une femme à l'agonie, dans les rues de Calcutta, les pieds rongés par des rats.

Grâce à une énergie et une conviction peu communes, la fragile religieuse obtint une grande propriété dans le quartier populaire de Kalighat, à quelques dizaines de mètres du temple de Kali, la déesse hindoue de la mort. Dans le mouir de la Mother House, elle et ses compagnes vont recevoir des malades souffrant de tuberculose, de dysenterie ou de tétanos, dont les hôpitaux ne veulent même pas. Plus de 30 000 personnes «ayant vécu comme des bêtes» y sont mortes «dans la dignité».

Suivra l'orphelinat de Sishu Bhavan, puis la léproserie de Shantinagar, mais aussi des crèches, des écoles et des dispensaires. Ces dernières années, l'ordre de mère Teresa a commencé à venir en aide aux victimes du sida, notamment à New York.

Voyageuse infatigable, elle parcourait le monde à la recherche d'appuis pour ses bonnes œuvres et ses idées, souvent rattachées à un catholicisme de stricte obédience. Ainsi, celle qui avait recueilli des milliers de nourrissons abandonnés combattait l'avortement avec une énergie farouche. «L'enfant à naître doit aussi avoir une chance de vivre», avait-elle déclaré à Oslo en recevant le prix Nobel. Pendant les années 1980, Mère Teresa appuya, souvent par sa présence, de nombreuses manifestations anti-avortement. À Bonn, en 1982, elle décrivait l'interruption volontaire de grossesse comme «le plus grand destructeur de la paix». En Inde, elle militait pour les méthodes contraceptives naturelles. Cette position lui valut évidemment mauvaise réputation dans les cercles idéologiques opposés au sien.

Sa renommée fut encore entachée l'an dernier avec la publication d'un essai intitulé *The Missionary Position: Mother Teresa in Theory and Practice* (Verso). Christopher Hitchens, l'auteur du brûlot au titre ironique, soulignait quelques contradictions fondamentales du personnage sanctifié. Par exemple, le fait que «la plus grande figure d'amour du XX^e siècle» s'était parfois acquiescée avec des contemporains franchement détestables — des putschistes d'Haïti notamment — dans sa croisade anti-avortement. L'essayiste jugeait aussi qu'elle aimait beaucoup les pauvres et les malades mais qu'elle ne détestait peut-être pas suffisamment la pauvreté et la maladie — en 1988, elle déclarait que la lèpre pouvait être vue comme «un très beau don de Dieu si on en fait bon usage».

Comme quoi les saintes ne sont pas toujours parfaites. Mais quand on disait à cette sainte vivante qu'elle ne serait jamais oubliée, qu'elle serait à coup sûr canonisée officiellement par son Église, Mère Teresa répliquait immanquablement: «Laissez-moi d'abord mourir!» La sainte est morte. L'ultime étape vers l'ultime consécration est maintenant franchie.

TIGER Encore dans sa poussette, il observait son père claquer des balles

SUITE DE LA PAGE 1

lieutenant-colonel dans l'armée américaine, elle secrétaire dans un bureau de l'armée à Bangkok. Ayant failli périr à plusieurs reprises, Earl gardera toujours un souvenir aigu de la guerre, et c'est en l'honneur de son meilleur ami là-bas, Nguyen Phong, un soldat de l'armée du Sud-Vietnam surnommé Tiger en raison de sa fougue, que son fils sera officiellement rebaptisé.

Ce n'est qu'à 42 ans, à son retour aux États-Unis, que le paternel Woods joue au golf pour la première fois, sur un terrain de l'armée. Aussitôt, il a la piqure. Mais à l'époque, l'adhésion aux clubs de golf, la pratique de la discipline elle-même sont encore largement réservés aux Blancs. Autant par attrait pour le sport que par dépit — et volonté d'éliminer les barrières raciales —, Woods décide donc que son fils sera un grand golfeur.

Cette intention ne relèverait évidemment que du vœu pieux si Earl Woods n'avait un enfant prodige entre les mains. Encore dans sa poussette, Tiger observe pendant des heures son père claquer des balles sur un matelas installé dans le garage du domicile familial. Avant même de marcher, il sait manipuler les bâtons. À deux ans, toujours en couches, il arpente déjà les allées avec Earl. À trois ans, sa maîtrise est renversante: dans des compétitions, il bat régulièrement des enfants de 10 et 11 ans. Un jour, il joue neuf trous et rapporte une carte de 48! Avant même d'avoir cinq ans, il réussira un premier oiselet, négociant en deux coups un trou de 91 verges à normale 3.

La télévision ne tarde pas à remarquer le phénomène. Tiger passe à *Good Morning America*, à *That's Incredible!*. Au *Mike Douglas Show*, où on l'invite à un concours amical de putts avec le comédien et grand golfeur devant l'Éternel Bob Hope, le petit, qui n'a que trois ans, montre qu'il n'a pas que

du talent, mais aussi de l'audace et de la prescience: «Un jour, je vais battre Jack Nicklaus et Tom Watson», lance-t-il.

Au fil des ans, les succès s'accumulent, à en devenir redondants. En 1991, à 15 ans, il devient le plus jeune golfeur de l'histoire à remporter le championnat junior amateur des États-Unis, exploit qu'il répète les deux années suivantes. En 1994, il décroche le titre national de champion amateur, qu'il conserve en 1995 et 1996, devenant le seul à jamais avoir réussi le triplé.

Ce faisant, Tiger Woods aide l'Université Stanford, où il étudie, à remporter le championnat de golf de la NCAA. Il pourrait y poursuivre sa formation, mais la pression se fait de plus en plus forte pour qu'il passe chez les pros, notamment celle des médias qui lui posent la question à chaque détour et des commanditaires qui lui font miroiter d'alléchants contrats. Ses parents ont toujours prôné la vertu des études mais, en même temps, l'ont constamment laissé libre de ses décisions, y compris celle de jouer au golf.

Fin août 1996, c'est chose faite. Le Tigre devient professionnel et s'inscrit comme tel au Greater Milwaukee Open. Quelques semaines plus tard, le fracas de son entrée dans le grand monde prend son sens avec des victoires au Las Vegas Invitational et à la classique Disney. Parallèlement, il forme une société avec son père afin de gérer sa nouvelle fortune assurée par Nike, mais aussi par Titleist, Rolex, American Express et d'autres dont il devient porte-étendard. En décembre, *Sports Illustrated* le consacre athlète de l'année, choix d'autant plus percutant que le sprinter Michael Johnson vient tout juste de survaler les Jeux d'Atlanta.

Cette année, sa première saison complète sur le circuit, a confirmé les attentes. Vainqueur de quatre tournois, dont le prestigieux Masters — une carte record de 18, 12 coups devant son plus proche rival! —, Woods domine à ce jour plusieurs catégories de la PGA, dont celle

des bourses avec des rentrées de 1,95 million.

Et le jeune homme semble conserver un calme qui n'a d'égal que ses ambitions. «Je veux seulement être moi-même», racontait-il encore cette semaine; mais cela ne l'a pas empêché de dire, lui dont certains ont comparé un peu abusivement l'influence à celle qu'eut Jackie Robinson en son temps, qu'il pouvait contribuer à changer la société autant qu'un Muhammad Ali. La barre est haute...

Financièrement, toutefois, l'impact est là. La PGA s'attend à des revenus records pour 1997, sans parler des futurs droits de télévision. Partout où Woods passe, les assistances sont en hausse. Et selon le magazine *Fortune*, Nike devrait enregistrer cette année des revenus de 180 millions pour sa seule section golf, une hausse de 60 % par rapport à 1996; tout ça parce qu'un homme de 21 ans arboire en permanence le swoosh.

Tiger Woods a tout de même soulevé des questions. Ainsi, s'il a créé une école de golf à l'intention des jeunes Noirs en Floride, il reste que son principal bailleur de fonds continue d'exploiter des *sweatshops*, ces usines aux conditions de travail à la limite de l'inhumanité, en Asie du Sud-Est. De même, il ne semble pas avoir aimé les tentatives de récupération de son statut à des fins de promotion raciale, aussi nobles fussent-elles; un quart Noir, un quart Chinois, un quart Thaï, un huitième Américain et un huitième Blanc, il persiste à dire «je suis Américain, c'est tout».

Dans le passé, plusieurs jeunes merveilles sportives, de Jennifer Capriati à Mike Tyson, ont mal tourné à la suite d'une gloire trop vite obtenue. Mais ce Tigre ne semble pas de papier et, pour le moment, paraît avoir la tête suffisamment froide pour éviter ce piège. On verra bien, mais retenons la candeur: «Imaginez, disait-il l'an dernier, j'ai 20 ans et je fais ce que j'aime le plus au monde.» Et, aurait-il pu ajouter, fort bien payé pour le faire...

LE DEVOIR

LES SPORTS

HORS-JEU

Lèse-ex-majesté

En ce jour de deuil interplanétaire où environ 200 milliards d'humains — allez savoir, le chiffre gonfle sans cesse comme un cœur gros — se sont branchés sur le câble ou les oreilles de lapin pour réfléchir à la mort, cette grande faucheuse qui nous rend tous égaux, comme l'a si justement dit B. Derome, la politesse recommanderait que nous nous tenions à l'écart de toute controverse. Mais que voulez-vous, le sport, c'est la vie qui continue.

De toute manière, si scandale il y a, le bal aura été parti ailleurs qu'ici. En Écosse, particulièrement, et le coupable pour fins d'opprobre public n'est ni un paparazzo, ni un patron de presse, ni un chauffeur resté insensible aux enseignements d'Éduc'Alcool, ni même une famille royale sourde aux appels de son peuple.

Le coupable s'appelle Jim Farry. Il est directeur de la Fédération écossaise de football (SFA). Mercredi, il a insisté pour que le match de qualification pour la Coupe du monde Écosse-Bélarus, initialement prévu pour aujourd'hui, ait lieu quand même. Imaginez. Un crime de lèse-ex-majesté.

En Grande-Bretagne, le samedi est la journée du foot. Mais tous les clubs se sont entendus pour observer une trêve à l'occasion des obsèques de la princesse — les stades auraient certainement été vides de toute façon. Le cricket fait aussi relâche. Seuls sont à l'œuvre les athlètes britanniques se produisant à l'étranger, notamment au US Open de tennis et aux championnats du monde d'aviron, en France.

Farry a donc, c'était couru, déclenché un tollé. La presse britannique a parlé de «fureur publique». Trois des joueurs vedettes de la sélection écossaise, Ally McCoist, Gordon Durie et Andy Goram, ont annoncé qu'ils ne joueraient pas. Le premier ministre Tony Blair s'est même joint au concert en pressant la SFA de demander à la Fédération internationale de football de remettre le match à demain. Ce qui fut finalement fait.

Mais dans les histoires de morale, et Dieu sait que les pharisiens prompts à pointer le doigt en ont vociféré un coup cette semaine, une solution ne suffit pas. Il faut accuser, lyncher, obtenir des têtes. Ça fait du bien par en dedans.

Dont acte. Le législateur Jimmy Hood: «La nation entière est en colère. Si ce n'est pas un cas de démission, qu'est-ce qui est en jeu pour la SFA?» Donald Findlay, le vice-président des Glasgow Rangers, premier club d'Écosse, a pour sa part exigé la tenue d'une enquête. «Cette histoire a mis le pays en colère et dans l'embarras. Nous avons droit à des explications complètes, honnêtes, franches et détaillées.»

Quant à Farry, il a refusé de coiffer le bonnet d'âne. «Je ne vois aucune raison de présenter des excuses. Ni de démissionner», a-t-il répliqué.

Vous savez quoi? Si ça se trouve, Jim Farry est un renégat, un sans-cœur et un égoïste.

Ou pire encore, un séparatiste.

C'est confirmé: le vénérable Gordie Howe, 69 ans, fera un «retour au jeu» avec les Vipers de Detroit de la Ligue internationale de hockey, le 3 octobre prochain. Il réalisera ainsi son vieux rêve, et celui de sa charmante épouse Colleen, de jouer au hockey professionnel dans six décennies différentes. Grand bien lui en fasse.

Au printemps dernier, Howe avait failli faire un tour de piste avec le Crunch de Syracuse de la même LIH, mais le projet avait été abandonné parce que le Crunch, éventuellement gagnant de la coupe Turner, était alors en pleine course aux séries. Nous avions alors eu l'occasion de souligner le ridicule de la chose.

Cette fois, au-delà du geste lui-même — il ne fera qu'une seule présence sur la patinoire —, ce sont les propos de M. Howe et de sa douce moitié qui nous éclairent sur la haute estime dans laquelle ils tiennent les amateurs de sport.

«Ce n'est pas un retour au jeu», a-t-il dit. Ah bon? On pensait pourtant que...

«Ce ne sera pas le Gordie Howe d'autrefois», a-t-il dit. Tiens donc.

«Le sport n'est pas que du sport. C'est vraiment du show-business. Vrai?», a-t-elle dit.

Le cirque aussi, madame. Mais le clou reste la réponse que M. Howe a servie au reporter qui lui demandait s'il ne craignait pas que cette apparition nuise à son image: «Non, non. Ce qui a terni mon image, c'est l'argent que j'ai gagné. J'ai obtenu autant d'argent en quatre ans avec Houston [les Aeros, de l'Association mondiale] qu'à mes 18 dernières années avec Detroit.»

Il y en a, à commencer par Carl Brewer, qui ont dû avaler leur café de travers en lisant cela. Ancien défenseur des Leafs et des Wings, Brewer était l'un des leaders du mouvement d'émancipation des joueurs de la LIH dans les années 1960. Dans *Net Worth*, il raconte combien les exigences salariales démesurément basses de Howe — il acceptait parfois un coupe-vent des Wings comme boni de signature — avaient retardé pendant des années l'établissement d'un semblant de justice financière entre joueurs et propriétaires au hockey professionnel.

Apparemment, l'homme se sent encore coupable d'avoir été payé à sa juste valeur au crépuscule de sa glorieuse carrière. Il n'a pas changé. Petite vie.

C'est la fin d'un monde. Jeudi, le réseau de télévision Fox, filiale de l'empire du riche Rupert Murdoch, a paraphé une entente de principe visant l'achat des Dodgers de Los Angeles. Prix: 350 millions de beaux dollars américains. Un record de tous les temps, une somme de 177 millions supérieure à ce que Peter Angelos avait versé il y a quatre ans pour acquérir les Orioles de Baltimore.

La fin d'un monde, parce que les Dodgers sont la dernière équipe de baseball majeur à être détenue par une de ces grandes familles qui contrôlaient la balle depuis la nuit des temps. Dans ce cas-ci, les O'Malley, acquéreurs de la franchise en 1950 et qui avaient bouleversé le monde du sport en 1957 en la sortant de Flatbush, à Brooklyn, pour les verts (comme les billets) pâturages de l'Ouest.

Le processus se poursuit donc. Les grands empires, par ici les millions, le déséquilibre entre les riches et les autres. Avons comme l'impression qu'il y a des Dodgers qui n'auront pas trop à craindre, au cours des années à venir, d'avoir du mal à payer l'épicerie.

Les Jeux olympiques d'été de 2004 auront donc lieu à Athènes. C'est un peu tard, après les chances manquées de donner au berceau de l'olympisme soit les Jeux du centenaire, soit ceux de l'an 2000.

Le CIO a aussi perdu une foutte belle occasion de faire entrer un peu d'air frais en donnant ses premiers Jeux à l'Afrique (Le Cap) ou à l'Amérique du Sud (Buenos Aires). Mais peut-on s'attendre à autre chose d'un organisme censé représenter la jeunesse de toutes les nations mais qui a amendé ses propres règles pour permettre à un aristocrate de 77 ans de demeurer à la présidence?



Jean Dion

Omnium de golf canadien

Talbot s'accroche, Woods pas

Malgré une contre-performance de 76, le golfeur de Belœil s'est qualifié pour les deux derniers parcours

FRANÇOIS LEMENU
PRESSE CANADIENNE

Le Bizard — Stéphane Talbot s'est qualifié en vue des deux derniers parcours de l'Omnium de golf canadien, hier, malgré une contre-performance de 76-143, neuf coups de plus que la veille, tandis que Tiger Woods échouait.

«Une ronde difficile, a admis Talbot. Les conditions étaient plus compliquées qu'hier [jeudi]. C'était plus venté. On n'a réussi qu'un seul «birdie» à trois», a-t-il précisé en parlant de ses compagnons de jeu Larry Silveira et Philip Jonas.

S'il a été presque impeccable lors du premier tour, le golfeur de Belœil a été moins solide, hier. «J'ai fait une erreur mentale au 14^e trou. Ça m'a coûté un double-bogey», a-t-il déploré.

Comme la veille, Talbot, qui a fait la une de presque tous les journaux québécois, a reçu l'appui du public. «J'ai bien apprécié la

réaction de la foule, a-t-il dit. Faut dire que je m'y attendais un peu après l'accueil de jeudi. Mais ça fait toujours plaisir.»

Talbot n'était pas un golfeur abattu après sa ronde. Il n'avait aucune attente avant le tournoi même si, inconsciemment, il songeait à éviter la coupure. Il estimait que sa semaine serait un succès s'il parvenait à se qualifier en vue des 36 derniers trous.

Fin de parcours pour Woods

Une page d'histoire du golf s'est écrite, hier, au club Royal Montréal. Pour la première fois de sa carrière, Tiger Woods a raté la coupure d'un tournoi. L'édition 1997 de l'Omnium de golf canadien était le 26^e tournoi auquel il prenait part depuis ses débuts professionnels il y a 13 mois.

Woods a joué un deuxième parcours de 76, soit six coups de plus que la veille. Il a raté sa qualification en vue des rondes du week-end par un coup alors qu'il a commis un bogey au 18^e et dernier trou. Il a en-

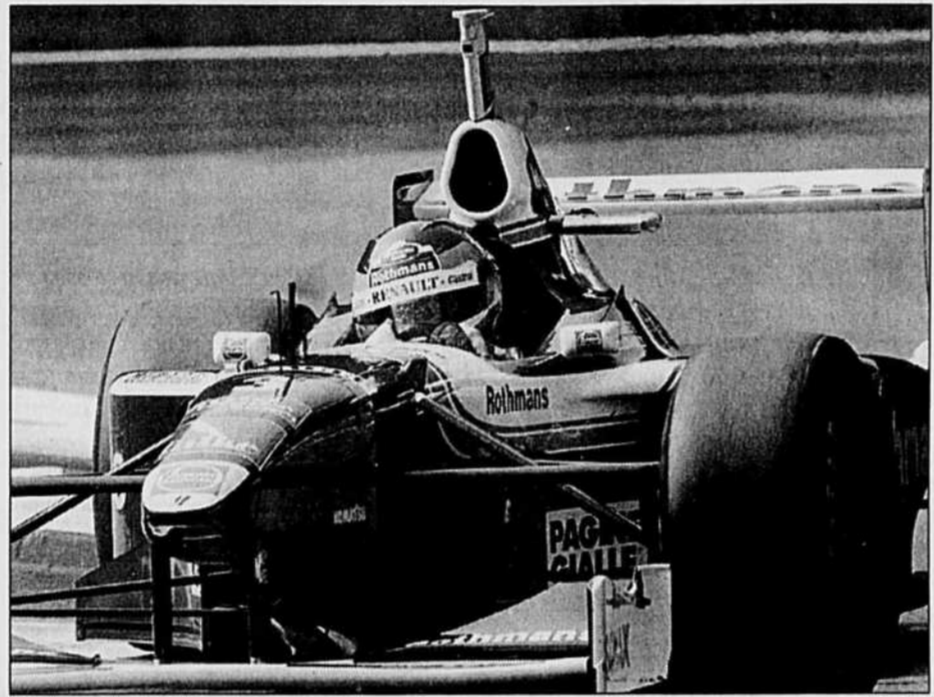
voyé son coup de départ dans l'herbe longue, puis son deuxième coup en bordure du vert, encore une fois dans l'herbe longue. Son roulé d'une vingtaine de pieds s'est arrêté à la gauche de la coupe.

Malgré son décevant résultat, Tiger n'était pas amer. Il a plutôt réagi avec classe, parvenant même à sourire. «Je pense avoir assez bien joué. Jamais je n'ai ressenti de frustration. Ma balle s'est retrouvée dans l'herbe longue à cinq reprises même si elle avait d'abord touché l'allée. Ce sont des choses qui arrivent.»

Tiger savait dès le 16^e trou qu'il était en sérieuses difficultés, lui qui a entrepris son parcours en commettant un bogey-triple au premier trou. «Au 16^e trou, j'ai constaté que 68 joueurs se trouvaient déjà à plus cinq ou mieux. Je devais réussir au moins un birdie d'ici la fin. C'est ce que j'ai fait au 17^e. Mais ce bogey au 18^e est venu tout gâcher.»

Malgré son élimination, Woods s'est dit enchanté par le parcours du Royal Montréal.

Pleins gaz



LUCA BRUNO ASSOCIATED PRESS

JACQUES VILLENEUVE file sur le circuit de Monza au volant de sa Williams-Renault. Il a réalisé hier le deuxième meilleur temps des essais libres du Grand Prix d'Italie de Formule 1 en 1 min 24 s 837. Son coéquipier Heinz-Harald Frentzen a littéralement survolé la piste avec un chrono record de 1 min 23 s 991. Le meneur au classement des pilotes, l'Allemand Michael Schumacher, a pris le 13^e rang. À Monza, Schumacher et Ferrari s'attendent à vivre une course difficile. Les tracés rapides conviennent si bien aux Williams-Renault, une écurie au sein de laquelle l'optimisme régnait d'ailleurs hier. La saison pourrait se jouer à Monza si jamais demain le Québécois devait subir un nouveau revers et Schumacher réaliser un énième exploit...

Les Expos battent les Phillies 7-1

PRESSE CANADIENNE

On devait certes célébrer la semaine de la République dominicaine au Stade olympique. Henry Rodriguez qui claque deux circuits mardi, Carlos Perez qui blanchit les Phillies le lendemain, Pedro Martinez qui bataille ensuite pour le trophée Cy Young et voilà qu'hier, c'était au tour du jeune Vladimir Guerrero de jouer les héros et de conduire les Expos à une victoire de 7-1 contre les Phillies de Philadelphie. Guerrero a exécuté deux bijoux de jeux défensifs, puis il a donné le ton en attaque avec un circuit de deux points, son 11^e de la saison. Il a aussi claqué un simple, déclenchant une poussée de trois points en quatrième manche contre l'ancien des Expos, Mark Leiter (9-15).

Rodriguez a certes ajouté son grain de sel avec un double et un triple et a produit un point. Et Doug Strange, venu dans le match par mesure défensive en huitième, a claqué un circuit de deux points contre le releveur Ken Ryan.

L'autre grand héros de ce 71^e gain des Expos a été le jeune droitier Mike Johnson. Il a connu sa plus longue sortie de la saison quand il a limité les Phillies à quatre coups sûrs en sept manches. Il a mérité sa deuxième victoire en quatre décisions et n'a jamais vraiment été ennuagé. Il a même retiré dans l'ordre les 10 premiers frappeurs à l'affronter. Il a retiré trois frappeurs de ses prises et n'a donné aucun but sur balles. Vraiment un départ de grande qualité.

FOOTBALL DE LA ENÉFFEL

L'Association nationale: nouveaux chefs et vieilles têtes

Il y a onze nouveaux instructeurs dans la Enéffel. De mémoire de vieil admirateur de Tom Landry, on ne se souvient pas d'un remaniement de matière grise aussi important. Plus du tiers des équipes ont, si l'on peut dire, un nouveau visage à leur tête. Plus de la moitié de ces nouveaux visages, soit six, vont arperter la ligne de touche des terrains de la Nationale, une association pourtant réputée plus forte que sa rivale. De ces six nouveaux visages, quatre (Ditka, Reeves, Ross et Vermeil) sont en fait de vétérans instructeurs recyclés.

Le moment était sans doute venu, pour plusieurs équipes médiocres, de sortir la guillotine, mais tout ce brouhaha est aussi un signe des temps. La pression de gagner des matchs et de l'argent est devenue telle que les propriétaires n'hésitent pas à changer d'instructeur-chef — quand ce n'est pas de ville — à la moindre complication. À cet égard, le cas le plus patent est celui des 49^e de San Francisco.

Examinons cette semaine les forces en présence dans la Nationale. Et astiquons nos pronostics.

Section est

1. Washington (★★). Vous pouvez appeler cela «momentum» si vous voulez, ou plus simplement «progression», mais la feuille de route de Norv Turner à Washington laisserait tout mathématicien rêveur: trois victoires en 1994, six en 1995, neuf l'an dernier. Logiquement, les Redskins visent une fiche de 12-4 cette année. Ça semble irréaliste pour une équipe dont la défensive a terminé au 28^e rang en 1996. Qu'à cela tienne. Un nouveau coordonnateur défensif — Mike Nolan, qui arrive de chez les Giants où il a fait un travail plus que décent —, une infusion de joueurs en provenance du repêchage et du marché des joueurs autonomes (19 des 53 joueurs actifs dimanche dernier étaient nouveaux), et un peu plus de chance — les Redskins ont perdu trois matchs au dernier jeu l'an dernier — devraient permettre la progression anticipée. Une inter-

rogation toutefois: Gus Frerotte a-t-il l'étoffe d'un leader?

2. Dallas (★). Une équipe solide aux postes clés. Troy Aikman a fait la paix avec son instructeur et Michael Irvin semble plus motivé que jamais. Mais Emmitt Smith tarde à retrouver sa forme d'antan et la ligne offensive est vieillissante. La défensive a perdu trois partants de l'an dernier. Autre handicap pour le paisible amateur: un instructeur-chef haïssable à souhait et maintenant armé.

3. Philadelphie (★). L'absence de vrais leaders tant à l'attaque qu'à la défensive empêche les Eagles d'aller plus loin que la première ronde éliminatoire. Les lignes défensives et offensives demeurent suspectes et Ricky Watters, une tête forte.

4. New York. Un nouvel instructeur-chef, Jim Fassel (ex-coordonnateur à l'attaque des Cards de l'Arizona), un bon repêchage et une atmosphère moins lourde devraient permettre aux Giants de commencer à penser à l'avenir.

5. Arizona. La stagnation même.

Section centrale

1. Green Bay (★★). C'est le favori d'un peu tout le monde — et de nous-même — pour répéter son exploit de l'an dernier. Les Packers ont potentiellement la meilleure attaque et la meilleure défensive de la Enéffel. Leur calendrier est relativement facile, leurs grands rivaux de la Nationale (sauf peut-être Dallas) paraissent moins forts et Favre (77 matchs consécutifs) ne se blesse jamais. Une saison de 14-2 ou 15-1 est à leur portée. Le problème? Les joueurs eux-mêmes ont commencé à parler d'une saison exceptionnelle.

2. Tampa Bay (★). À surveiller. Après 14 saisons perdantes de suite, la terre promise est en vue. Le prophète a pour nom Tony Dungy. Il est Noir, articulé et calme (le contraire de Mike Ditka). Il aime le jazz. Mais plus important pour notre propos, il a réussi à nous faire croire que Trent Dilfer pouvait lancer un ballon ovale.

3. Detroit. Bobby Ross, le chef nouveau,

est meilleur que Wayne Fontes, le chef antérieur. Mais le quart Scott Mitchell sera égal à lui-même, c'est-à-dire imprévisible.

4. Minnesota. Une équipe destinée chaque année à sauver les meubles. Et qui y réussit généralement.

5. Chicago. Quand un instructeur à sa cinquième année à la barre déclare que l'équipe est (encore) en reconstruction, vous avez un problème.

Section ouest

1. Caroline (★). Une bonne équipe qui a perdu quelques joueurs autonomes importants. Et un peu vieille pour compter sur la progression naturelle de ses joueurs. Va profiter de la faiblesse de ses rivaux immédiats.

2. San Francisco. Une équipe vieillissante qui se tourne vers un instructeur chef sans expérience. La décision de laisser partir Elvis Grbac pour garder un Steve Young très fragile n'apparaît pas très sensée. Celle d'engager Steve Mariucci, qui n'a jamais obtenu mieux qu'un poste d'instructeur des quarts-arrières dans la Enéffel et dont la fiche comme instructeur universitaire est de 8-8, ne l'apparaît pas davantage. Nous assistons, selon toute vraisemblance, à la fin d'une dynastie. Merci Jerry Rice.

3. Los Angeles. Une jeune équipe qui se tourne vers un vieux de la vieille, de retour après 14 ans comme analyste à la télévision. Mais Dick Vermeil est un fin psychologue et pourrait avoir une influence bénéfique sur certains joueurs turbulents. Beaucoup de potentiel à l'offensive.

4. Atlanta. En obtenant les pleins pouvoirs en matière footballistique, Dan Reeves espère faire à Atlanta ce qu'il n'a pu faire à New York: atteindre le seuil de la respectabilité.

5. La Nouvelle-Orléans. Dès le début du camp d'entraînement, Mike Ditka, un autre vieux de la vieille rongé par la passion du jeu, déclarait vouloir mettre l'accent sur l'attaque terrestre. Verriez-vous les choses d'un autre œil si vous aviez Heath Shuler au quart?

(N.-B.: (★) indique un participant aux éliminatoires; (★★) indique un finaliste d'association.) La semaine prochaine: l'américaine. rosak@videotron.ca

BASEBALL

LIGUE NATIONALE

Judi
Philadelphie 6 Montréal 4
Cincinnati 5 Pittsburgh 2
St. Louis au Colorado, remis, pluie
Houston 14 San Francisco 2
Atlanta 8 San Diego 7

Hier
N.Y. Mets 3 Cubs de Chicago 8
Philadelphie 1 Montréal 7
Pittsburgh 6 Cincinnati 8
St. Louis au Colorado
Florida à Los Angeles
Atlanta à San Francisco
Houston à San Francisco

Aujourd'hui
Pittsburgh à Cincinnati, 13h05.
St. Louis au Colorado, 15h05.
N.Y. Mets à Cubs de Chicago, 16h05.
Houston à San Francisco, 16h05.
Florida à Los Angeles, 16h05.
Philadelphie à Montréal, 19h35.
Atlanta à San Diego, 23h05.

Demain
Philadelphie à Montréal, 13h35.
Pittsburgh à Cincinnati, 14h15.
N.Y. Mets à Cubs de Chicago, 14h20.
St. Louis au Colorado, 15h05.
Florida à Los Angeles, 16h05.
Atlanta à San Diego, 16h05.
Houston à San Francisco, 16h05.

Lundi
Cubs de Chicago à Cincinnati, 19h35.
Philadelphie à N.Y. Mets, 19h40.
Florida à Los Angeles, 22h05.

Section Est		Moy.	Diff.
G	P		
Atlanta	87	53	621
Florida	83	55	601
New York	76	62	551
Montréal	70	69	504
Philadelphie	54	82	397
Section Centrale		Moy.	Diff.
G	P		
Houston	72	68	514
Pittsburgh	69	72	489
St. Louis	65	74	468
Cincinnati	62	76	449
Chicago	57	83	407
Section Ouest		Moy.	Diff.
G	P		
Los Angeles	78	62	557
San Francisco	76	64	543
Colorado	70	70	500
San Diego	66	75	468

LIGUE AMÉRICAINE

Hier
Milwaukee 7 Boston 1
White Sox de Chicago 11 Cleveland 1
Anaheim 1 Detroit 6
Baltimore à N.Y. Yankees
Texas à Toronto 5
Seattle au Minnesota
Oakland à Kansas City

Aujourd'hui
White Sox de Chicago à Cleveland, 13h05.
Anaheim à Detroit, 13h05.
Milwaukee à Boston, 13h05.
Baltimore à N.Y. Yankees, 13h05.
Texas à Toronto, 16h05.
Seattle au Minnesota, 20h05.
Oakland à Kansas City, 20h05.

Demain
Milwaukee à Boston, 13h05.
Texas à Toronto, 13h05.
Anaheim à Detroit, 13h05.
Baltimore à N.Y. Yankees, 13h35.
Seattle au Minnesota, 14h05.
Oakland à Kansas City, 14h05.

White Sox de Chicago à Cleveland, 20h05.

Section Est		Moy.	Diff.
G	P		
Baltimore	86	51	628
New York	79	59	572
Boston	67	73	479
Detroit	66	73	475
Toronto	65	74	468
Section Centrale		Moy.	Diff.
G	P		
Cleveland	72	63	533
Milwaukee	70	68	507
Chicago	69	70	496
Kansas City	57	80	416
Minnesota	57	81	413
Section Ouest		Moy.	Diff.
G	P		
Seattle	77	63	550
Anaheim	74	66	529
Texas	67	73	479
Oakland	54	86	386

FOOTBALL

Ligue Nationale de Football

Dimanche, 31 août
Cincinnati 24 Arizona 21
Detroit 28 Atlanta 17
Dallas 37 Pittsburgh 7
Miami 16 Indianapolis 10
Minnesota 34 Buffalo 13
St. Louis 38 N.-Orléans 24
Tennessee 24 Oakland 21 (P)
New York Giants 31 Philadelphie 17
N.-Angleterre à San Diego 7
Jacksonville 28 Baltimore 27
Denver 19 Kansas 3
New York Jets 41 Seattle 3
Tampa Bay 13 San Francisco 6
Washington 24 Caroline 10

Lundi, 1^{er} septembre
Green Bay 38 Chicago 24

Demain
Buffalo à New York Jets, 13h.
Caroline à Atlanta, 13h.
Cincinnati à Baltimore, 13h.
Tennessee à Miami, 13h.
Minnesota à Chicago, 13h.
N.-Angleterre à Indianapolis, 13h.
San Diego en Nouvelle-Orléans, 13h.
San Francisco à St. Louis, 13h.
Tampa Bay à Detroit, 13h.
Washington à Pittsburgh, 13h.
Denver à Seattle, 16h.
Green Bay à Philadelphie, 16h.
New York Giants à Jacksonville, 16h.
Dallas à Arizona, 20h.

Lundi
Kansas City à Oakland, 21h.

Conférence américaine

Section Est		Moy	Pp	Pc
G	P			
Miami	1	0	0	1000
N.-Angleterre	1	0	0	1000
N.Y. Jets	1	0	0	1000
Buffalo	0	1	0	000
Indianapolis	0	1	0	000
Section Centrale		Moy	Pp	Pc
G	P			
Cincinnati	1	0	0	1000
Jacksonville	1	0	0	1000
Tennessee	1	0	0	1000
Baltimore	0	1	0	000
Pittsburgh	0	1	0	000
Section Ouest		Moy	Pp	Pc
G	P			
Denver	1	0	0	1000
Kansas City	0	1	0	000
Oakland	0	1	0	000
San Diego	0	1	0	000
Seattle	0	1	0	000
Conférence nationale		Moy	Pp	Pc
G	P			
Dallas	1	0	0	1000
N.Y. Giants	1	0	0	1000
Washington	1	0	0	1000
Arizona	0	1	0	000
Philadelphie	0	1	0	000
Section Centrale		Moy	Pp	Pc
G	P			
Detroit	1	0	0	1000
Green Bay	1	0	0	1000
Minnesota	1	0	0	1000
Tampa Bay	1	0	0	1000
Chicago	0	1	0	000